



HAL
open science

La Méditerranée. Le Centre de gravité

Leyla Dakhli

► **To cite this version:**

| Leyla Dakhli. La Méditerranée. Le Centre de gravité. Europa. Notre Histoire, 2018. halshs-02811717

HAL Id: halshs-02811717

<https://shs.hal.science/halshs-02811717>

Submitted on 6 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Méditerranée

Le centre de gravité

À la jonction du Nord et du Sud, de la chrétienté et de l'islam, la Méditerranée est un lieu d'affrontement des puissances, de contact, de projection des rêves et des utopies ; un lieu cimetièrè aussi pour les migrants qui tentent aujourd'hui le passage. En tout cas, le cœur battant de l'Europe qui a toujours considéré la Méditerranée comme son point d'ancrage géographique et symbolique.

Leyla Dakhlì

Née à Tunis (Tunisie) en 1973.

Chargée de recherches au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), affectée au Centre Marc-Bloch à Berlin. Ses recherches portent sur l'histoire intellectuelle et sociale du monde arabe contemporain.

L'Europe est découpée par des mers et des océans, qui lui donnent ses contours et ses rives, océan Atlantique, mer du Nord et Baltique, mer Noire et mer Méditerranée. Mais aucune ne semble autant constituer le socle de ce que l'on appelle « Europe » que la Méditerranée. Des représentations anciennes font d'Europe une nymphe allongée sur la mer. Ce centre des terres, petit lac dangereux et chaotique, est une extension revendiquée de l'Europe, mieux que cela, le lieu d'où elle rayonne. Méditerranée, comme Mitteleuropa, a le statut des appellations géographiques qui contiennent d'emblée des projections, centre maritime de l'Europe et cœur battant d'une certaine idée que l'on peut s'en faire, périphérie indocile, frontière dangereuse d'un continent trop souvent perçu comme une forteresse assiégée. Elle a le statut particulier des zones de franges, des confins dont les dénominations comme les caractérisations sont bordées, issues de rives contraires, transformées au fil des conquêtes et des approches.

La Méditerranée strictement européenne est incluse dans les terres d'Espagne, de France, de Monaco, d'Italie, de Croatie, du Monténégro, d'Albanie, de Grèce, sans oublier la Slovénie et la Bosnie-Herzégovine qui y ont chacune un petit accès portuaire ; elle encercle Malte et Chypre. Elle se dit en de nombreuses langues, se divise en de nombreuses petites mers, découpe des golfes, reçoit des fleuves. Dans chacune de ces bordures se mêlent des traits communs, des héritages partagés (notamment ceux de l'Empire romain), et de multiples différenciations, opérées au fil de l'histoire, selon que l'on s'est trouvé d'un côté ou de l'autre du partage des deux chrétientés, de l'extension maximale des califats musulmans, de l'Empire ottoman et de ses rivaux occidentaux.

En conséquence, l'Europe semble toujours faire face à ce qu'elle n'est pas : apparemment, c'est là que se définissent un Nord et un Sud, un Orient et un Occident. Il ne s'agit pourtant pas là d'une banale frontière, car cette mer, même lorsqu'il s'agit de la surveiller et de la militariser, est considérée comme « nôtre ». La locution romaine *mare nostrum*, reprise un temps pour baptiser une opération maritime de contrôle et de sauvetage des migrants en mer, dit à la fois la familiarité, la mer Méditerranée comme « berceau », et la volonté de contrôle, celle qu'un père autoritaire voudrait exercer sur un enfant un peu indiscipliné, voire le front de la conquête la plus arrogante, celle qu'on estime toujours légitime et justifiée, des croisades aux entreprises coloniales. Comprendre en quoi la Méditerranée est nôtre, c'est certainement une manière d'explorer une mémoire européenne ambivalente.

Nommer la mer, en tracer les contours

Dans l'introduction à sa *Méditerranée*, Fernand Braudel écrit : « Malheur à l'historien qui pense que cette question préjudicielle [comment définir la Méditerranée de l'historien] ne se pose pas, que la Méditerranée est un personnage à ne pas définir, car défini depuis longtemps, clair, reconnaissable immédiatement, et qu'on saisit en découpant l'histoire générale selon le pointillé de ses contours géographiques. » Ceci est d'autant plus vrai si l'on sait que la Méditerranée, avec une majuscule et pour qualifier un espace particulier, ne s'impose qu'au XIX^e siècle après avoir été un cas particulier de lieu « méditerrané¹ » (adjectif). Lorsque l'on nomme la Méditerranée en français comme en de nombreuses langues, on peine à embrasser son espace entièrement : appellations et sous-ensembles la divisent en de micro-mers, la cernant toujours dans des contours plus petits. Adriatique, Égée, Marmara, mer de Libye. Les noms reflètent les luttes pour son appropriation comme l'infinie précision possible d'une géographie de la mer qui prend note de ce qui enserme, de ce que la mer délimite, de ce qu'elle traverse, de ce qu'elle inonde. Elle est aussi, conçue comme une somme de micro-milieus et de micro-environnements, une mer « corruptrice », selon le titre choisi par Peregrine Horden et Nicholas Purcell pour l'ouvrage qu'ils ont publié en 2000². Ce titre fait écho à la gravure choisie comme entrée en matière : elle représente une « cartographie anthropomorphique inversée » faite par un prêtre italien tourmenté, Opicino de Canistrina (1296-v. 1350), représentant une Europe mâle (Adam) couchée sur une femelle Afrique (Ève). Le théâtre de leur union semble être le détroit de Gibraltar, qui a une tête de diable à son extrémité orientale et est nommé *causa peccati*, « la cause du péché ». Le ton est donné. L'entreprise des deux auteurs consiste à faire de l'exceptionnelle fragmentation de la Méditerranée terrestre (si l'on permet cette expression), la variété de ses paysages considérés comme des « micro-régions », l'interdépendance et la communication permanente entre ces régions, l'instabilité et l'imprévisibilité de son climat qui les mettent sous le signe du risque, les caractéristiques principales et constantes de ce lieu de la jonction. La dernière entreprise historique de longue haleine sur la Méditerranée, post-braudélienne, se propose de saisir, à l'époque médiévale, une sorte d'état pré-braudélien et fait d'un socle environnemental (quoique non uniforme) le fondement d'une étude qui rapproche la région réelle des visions apocalyptiques médiévales qui l'accompagnent.

1 — Anne Ruel, « L'Invention de la Méditerranée », in *Vingtième Siècle*, 32, 1991, p. 7-14.

2 — Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Londres, Blackwell, 2000. Cette illustration est au revers de la couverture, elle est appuyée par une citation de Strabon évoquant la mer « professeur de vice » (*ponerodidaskalos*).

La « mer entre les terres », corruptrice par cette indécision même qui fait que l'on n'est quasiment jamais en « pleine mer » lorsque l'on parcourt la Méditerranée, devient la mer Blanche (*Akdeniz*) pour les Turcs et pour les Arabes (*al-bahr al-abyad*), la Grande Mer (*Yam gadol*) pour les juifs, la mer du Milieu (*Mittelmeer*) pour les Allemands. D'autres noms plus locaux témoignent des luttes et des vestiges de conquêtes : Gibraltar, forgé sur la locution arabe *Jabal al-Ṭāriq* – « la montagne de Ṭāriq ibn Ziyād », qui fut le conquérant de ce détroit au VIII^e siècle –, en est le symbole peut-être le plus fort si l'on pense à tous ceux qui aujourd'hui doivent franchir cette porte au péril de leur vie pour « entrer en Europe ».

« Rive nord / rive sud ; Maghreb / Machreq ; catholique / orthodoxe ; Turquie d'Asie / d'Europe ; Empire romain d'Orient / d'Occident... Le vocabulaire qui exprime des lignes de partage ne manque pas pour rendre compte de l'organisation de la Méditerranée et il n'est pas facile de s'en départir [...] Pour faire passer au second plan les lignes de partage évoquées plus haut, il s'agit de prendre un point de vue élevé. L'examen de l'hémisphère nord de la terre, quelques degrés à l'ouest de Greenwich, montre tout d'abord une ligne nord-sud qui correspond à un changement de milieu. Cette ligne sépare l'océan Atlantique et sa continuité polaire d'une vaste région de terres émergées. À peu près en son centre, cette ligne est interrompue par une vaste pénétration maritime vers l'est. Elle sépare l'Europe de l'Afrique et elle est suffisamment profonde pour rejoindre le continent asiatique. Cette pénétration est bien une mer entre les terres – la Méditerranée¹. » La description géohistorique proposée ici par Jean-Luc Arnaud nécessite de comprendre la circulation, le mouvement des eaux, les courants et les vents, et ouvre l'espace méditerranéen à d'autres. Les courants transportent des eaux froides de l'ouest vers l'est par le sud, et de l'est vers l'ouest par le nord ; la mer est nourrie des surplus d'eaux venues des rivières de Russie, et de celles qui entrent, de l'Atlantique, par les Colonnes d'Hercule ; elle est aussi, depuis le creusement du canal de Suez, visitée par des poissons que l'on ne connaissait pas auparavant². La mer Méditerranée est une zone d'observation de l'écologie en ce qu'elle est, toujours, une science de la connexion et de l'interdépendance. Les dissymétries de niveau et de salinité entre les mers Noire et Blanche (si l'on use des terminologies locales) expliquent les communications tumultueuses qui s'effectuent entre elles.

1 — Jean-Luc Arnaud, « Instabilité structurelle en Méditerranée : entre contournements et raccourcis », in Leyla Dakhli et Vincent Lemire (dir.), *Étudier en liberté les mondes méditerranéens. Mélanges offerts à Robert Ilbert*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 113-123.

2 — David Abulafia, *The Great Sea. A Human History of the Mediterranean*, Londres, Penguin Books, 2012, introduction.

Croisements et confluences

C'est cette démarche qui conduit David Abulafia à proposer une chronologie tout entière fondée sur des événements « naturels » pour scander son histoire de la mer : la peste, l'ouverture du canal de Suez. D'emblée, il définit « sa Méditerranée » comme « résolument la surface de la mer elle-même, ses côtes et ses îles, particulièrement les villes-ports qui furent les principaux points de départ et d'arrivée pour ceux qui voulaient la traverser ». Néanmoins, il reste attaché aux hommes, à ceux qui passent, qui naviguent, et non à ceux qui forment l'hinterland.

La Méditerranée de David Abulafia est en cela très britannique : elle a pour stations Gibraltar, Malte et Chypre. Car l'Europe n'a pas une mémoire homogène de la Méditerranée. Elle épouse des contours liés à l'histoire nationale de chaque espace avec le monde méditerranéen. Elle fluctue selon les entreprises coloniales et les influences établies, les comptoirs. Si la France exerce une influence particulière, c'est à la fois à travers son ancien empire colonial et par les accords de capitulation et leurs effets jusqu'à nos jours. La Grande-Bretagne est quant à elle présente sur une route méditerranéenne, stratégique et centrale. Mais la mer a également été russe, elle est turque, vénitienne, etc.

Au sol, si l'on peut se permettre de ramener la mer à la terre, la Méditerranée arpentée est un lieu de franchissements qui tous prennent place dans la mémoire historique. Qu'ils soient associés à des mythes comme celui, aux confins, des Colonnes d'Hercule ou à des franchissements guerriers comme les Dardanelles (Ottomans, Russes), la presqu'île de Gallipoli ou Gibraltar encore, toujours la Méditerranée est une série de mers avec un « autre côté », visible, approchable, plus ou moins facile à atteindre, on le voit aujourd'hui encore lorsque les embarcations chargées de migrants tentent de la franchir à partir des côtes libyennes, de Tanger ou d'Izmir.

Les détroits qui ferment la mer sont associés à des divinités, à des récits de héros qui les franchissent ou s'y figent, à des conquêtes ou des invasions. Le mythe d'Hercule, s'écroulant à terre et ouvrant par mégarde la Méditerranée : « La côte de la Mauritanie s'étend [...] depuis un promontoire qui renferme un antre consacré à Hercule [...]. Plus loin est une très haute montagne située directement en face de celle qui s'élève sur la côte opposée de l'Hispanie. La première se nomme Abyla, la seconde Calpé, et toutes deux ensemble forment les Colonnes d'Hercule. La fable rapporte à ce sujet qu'autrefois ce même Hercule sépara ces deux montagnes jointes l'une à l'autre, et qu'ainsi l'Océan, jusqu'alors arrêté par cette barrière, se répandit dans les vastes contrées qu'il couvre aujourd'hui de ses eaux¹. »

1 — Pomponius Mela, *Description de la Terre*, I, 5, traduit par M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1863, p. 605-606. Cité dans Laurent Escande, « Entre terres et mers : Gibraltar et Bosphore », in Leyla Dakhli et Vincent Lemire (dir.), *Étudier en liberté les mondes méditerranéens. Mélanges offerts à Robert Ilbert*, op. cit., p. 519-529.

De l'autre côté, le Bosphore est traversé par la mémoire de Jason et des Argonautes. Le franchissement de l'Hellespont par les Perses durant l'Antiquité s'est établi comme le lieu symbolique de l'affrontement entre le monde grec et les Barbares. Comme le rappelle l'ambition contemporaine russe en mer Noire, les entreprises pour se rendre maître des passages en Méditerranée ne sont pas que de l'histoire ancienne. Ainsi, regarder et tenter de décrire la mer elle-même, ses eaux et ses terres, nous poussent d'emblée à en comprendre la complexité et sa position, à « l'articulation des mondes » selon la formule de Robert Ilbert¹, en fait un lieu d'affrontement des puissances, de projection des rêves et des utopies, tout comme un lieu de métissages et de syncrétismes. La Méditerranée est le lieu du contact, de la guerre comme des passages amoureux.

Espace de séparation

Il faut redire ici ce que la *Méditerranée* de Braudel doit à son contexte d'écriture et comprendre comment l'historien, découvrant la rive méridionale, coloniale de la mer, entreprend par son travail d'appréhender finalement, non pas l'unité du monde méditerranéen qu'il décrit, mais bien la rupture qu'il observe, ou croit observer. Installé en Algérie française en tant qu'enseignant, peu familier de la culture maghrébine et arabe, Fernand Braudel découvre la Méditerranée et la lit à travers ce qu'il possède en héritage, c'est-à-dire la culture dite classique, latine. Il accompagne les observations des savants coloniaux, des orientalistes qui décrivent les cultures indigènes et fouillent les sols à la recherche de l'emprise romaine, de la trace d'un « nous » en ces terres toujours rebelles. La Méditerranée comme monde commun transpercé par la conquête musulmane est le récit dont il hérite, comme tant d'autres à l'époque. Elle a déjà été décrite dans un ouvrage de 1937 de l'historien belge Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*. Il y énonce son admiration pour l'idée qu'il se fait de la « romanité ». Unissant dans un geste audacieux Rome et son *limes* barbare, il écrit : « Ostrogoths, Wisigoths, Vandales, Burgondes gouvernent à la romaine. [...] Tout ce qui vit et fonctionne est romain. » Pour lui, seul l'islam rompt l'équilibre *romain* de l'Europe. L'idée selon laquelle la conquête musulmane a mis fin à une *koinè* méditerranéenne identifiée à une Europe chrétienne espace commun de civilisation fait partie des lieux communs partagés dont nous sommes encore, *nolens volens*, les héritiers, et dont Braudel ne questionne pas vraiment la légitimité. La Méditerranée se pense à partir de sa fragmentation, de son partage entre islam et chrétienté. C'est parce qu'elle a disparu que « notre mer » nous intéresse, qu'elle est à reconquérir. En ce sens,

1 — Robert Ilbert, *De Suez à Panama. L'articulation des mondes*, Arles, Actes Sud, 2010.

Croisements et confluences

la Méditerranée se conçoit toujours comme nostalgique. Les fondements d'une discussion sur la Méditerranée comme espace de séparation se dessinent là.

Dans les esprits, la mer est en partage, elle divise deux mondes. Si Braudel entreprend alors de saisir le temps de l'unité, comme pour consigner l'avant-Lépante, c'est bien qu'il pense que Lépante a fendu la mer en deux, même si, comme il l'écrit pour défendre son approche de la longue durée, « si l'on ne s'attache pas aux seuls événements, à cette couche superficielle et brillante de l'histoire, mille réalités nouvelles surgissent, et sans bruit, sans fanfare, cheminant au-delà de Lépante. [...] L'enchantement de la puissance turque est brisé. [...] une course chrétienne active réapparaît [...] l'énorme armada turque se disloque¹ [...] »

Faut-il alors faire de Lépante le mythe même des origines de l'Europe ? D'une certaine manière, c'est en se débarrassant de l'enjeu méditerranéen que l'Europe se forme, comme l'écrit Andrew Hess, en 1972, en débutant le récit de son histoire par un « après la bataille de Lépante² ». Alors se construit un nouvel ordre européen et mondial. La lecture de ce qui se joue en ce 7 octobre 1571 est sujette à de nombreuses interprétations. Néanmoins, ce qui demeure certain c'est que, comme d'autres événements historiques, cette journée constitue un lieu d'ancrage de mémoires conflictuelles. Elle est célébrée, nous dit-on, dès ses lendemains, comme une victoire contre les Turcs, les musulmans, les concurrents sur la mer. Elle renvoie les Ottomans aux confins de l'Asie et fait de la frontière méditerranéenne une terre accueillante aux chrétiens. Pourtant, Lépante ne semble pas avoir constitué une telle rupture, ni pour les échanges commerciaux, ni même pour les conquêtes puisque la prise de La Goulette-Tunis par les Ottomans a lieu quelques années plus tard encore, en 1574. C'est pourtant là que l'on fixe la frontière, peut-être celle qui délimite les zones d'influence dans une sorte de jeu à somme nulle au moins sur la frontière nord-occidentale. Chypre : vous n'irez pas plus loin. L'Europe s'incarne alors comme l'autre de l'Afrique et de l'Asie.

Dorénavant, l'histoire de la Méditerranée médiévale et moderne s'écrit toujours avec la figure du « pirate musulman ». La bataille entre dans les prières des catholiques par l'attribution de la victoire à la Vierge du Rosaire, confirmée par une vision du pape Pie V. Certaines interprétations du drapeau européen actuel, douze étoiles sur fond bleu, le rattachent à cette bannière mariale et aux douze étoiles entourant la couronne de Marie dans les représentations issues de l'Apocalypse³. Cette interprétation n'est pas évoquée dans les discussions

1 — Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, t. III : *Les événements, la politique et les hommes*, Paris, Armand Colin, 1949.

2 — Andrew C. Hess, *The Battle of Lepanto and Its Place in Mediterranean History, in Past and Present*, n° 57, novembre 1972.

3 — « Un signe grandiose apparut au ciel : une femme ! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête » (Apocalypse 12.1).

officielles sur le drapeau, mais elle est mentionnée par son auteur le peintre Arsène Heitz, et très visiblement exhibée sur les sites identitaires européens et par les défenseurs des « racines chrétiennes de l'Europe ».

C'est ce bain mémoriel et symbolique qui accompagne encore les conquérants de l'âge de la modernité. Bonaparte menant son expédition en Égypte va à la rencontre d'une terre qui n'est pas aussi *incognita* que l'Afrique « continentale ». Cette expédition devient un moment particulier de l'histoire coloniale comme de l'histoire de l'Europe par le fait qu'elle contribue à intégrer à « notre histoire » le passé pharaonique. Les musées européens témoignent aujourd'hui encore de cette présence en nos cœurs de ces œuvres dont on ne questionne pas la nature « non européenne ». Si le rêve arabe de Bonaparte est une tentative de passer pour quelqu'un d'autre, de se présenter comme un nouveau prophète, sa découverte des vestiges antiques est prise dans un discours du commun des civilisations.

Héritier de cette vision coloniale et de cette approche de la Méditerranée, Mussolini conquérant de l'*oltremare* – outre-mer proche – se construit l'image de celui qui reprend des terres longtemps cédées à d'autres, forcément barbares. Racines chrétiennes, retour à l'Empire, tout est réinterprété dans la perspective d'un retour légitime au « bercail » romain. La politique d'expansion de l'autre côté de la mer le conduit à renforcer les liens avec les communautés italiennes émigrées à Tunis, Alexandrie, Malte ou Tripoli, ou lui inspire le retour à une esthétique néoclassique qui marque par exemple tout le quartier de l'EUR (pour Europe), à Rome. Coloniser en Méditerranée, c'est dès lors en quelque sorte reprendre son bien pour le nouveau César.

Les rêves méditerranéens, celui de Bonaparte comme celui de Mussolini, réinterprètent la partition des liens « naturels » avec ses rives. Dans cette perspective, la Méditerranée est vue comme le centre de quelque chose, elle symbolise le lieu d'inscription du pouvoir. Si l'on écrit l'histoire de la Méditerranée en suivant cette vision, il faut passer de Rome à Constantinople puis à Venise peut-être, et faire le récit d'une succession d'empires maritimes qui fondent des communautés polycentrées et cosmopolites.

Une mer en partage

Si la mer est un lieu de division et d'écartèlement c'est aussi parce qu'elle est en partage celle des trois monothéismes. En cette jonction résident peut-être également les plus riches croisements et syncrétismes qui font l'identification d'une *méditerranéité*.

C'est par les travaux de savants capables de lier les deux rives que ces visions se sont un peu diversifiées et connectées. Il faut d'évidence mentionner les

Croisements et confluences

travaux d'Adolf Schaube sur l'Empire romain qui, dès le début du XX^e siècle, proposent une autre approche des liens entre Antiquité, chrétienté et islam. Les historiens du haut Moyen Âge, notamment par le recours à l'archéologie, ont pu tracer les contours d'une histoire plus liée de l'espace méditerranéen. Il faut alors citer les magnifiques travaux de Peter Brown ou la plus récente synthèse de Chris Wickham. L'un des artisans de cette réconciliation historiographique est Shlomo Dov Goitein qui, à travers l'histoire des juifs en Méditerranée, a tracé à partir des années 1960 une histoire alternative de la région, centrée sur les acteurs du passage, sur les médiateurs, sur les truchements. La particularité de cette somme monumentale est également qu'elle s'appuie sur une approche que l'on pourrait qualifier de microhistorique, entièrement concentrée sur une source dont l'historien explore patiemment les multiples facettes.

Ce socle historiographique donne à la Méditerranée le loisir de devenir un autre espace de projection mémorielle, qui en fait quasiment un nom commun. Les méditerranées sont des lieux de taille réduite dans lesquels s'accomplissent des unions, des croisements, et où s'élaborent des micro-civilisations.

C'est le lieu de projections historiques complexes qui s'articulent autour de temps et d'espaces. Des événements de rupture et des moments de dislocation comme Lépante ou les Dardanelles, mais aussi des mythes de la réconciliation et du syncrétisme : l'Andalousie terre de cohabitation harmonieuse des trois monothéismes, la Sicile et ses îles polyglottes à la population mobile, la *lingua franca* parlée dans tous les ports du pourtour méditerranéen, la grotte de Lampedusa et l'ermite-marabout qui y vit, accueillant les âmes échouées avec des vivres et leur dieu (avec du porc ou sans porc, avec un autel de la Vierge ou les restes d'un saint musulman...), les nombreux lieux saints partagés entre les trois monothéismes à Jérusalem ou en Palestine qui ne sont pas des inventions modernes pour contrer les conflits mais qui furent des lieux de partage avant « qu'une tendance lourde à la polarisation puis à la partition¹ » se dessine au XIX^e siècle, le Krak des Chevaliers, forteresse passée entre les mains de tous les conquérants de la région la plus occidentale de la Syrie, ou la forteresse de Beaufort, capturée par les croisés en 1139, prise et reprise par tant de pouvoirs et de seigneurs jusqu'à devenir après 1982 le symbole de l'occupation israélienne au sud du Liban. Ces partages qui aujourd'hui se traduisent par des frontières, si on les regarde de près, sont toujours aussi un peu des syncrétismes, des mélanges.

La proximité permet également une réappropriation européenne de la Méditerranée en « l'emportant avec soi », dans ce que l'on pourrait appeler un

1 — Vincent Lemire, « Le Manteau rapiécé des prophètes. Lieux saints d'Israël-Palestine entre partage et partition », in *Lieux saints partagés*, Mucem / Actes Sud, avril 2015.

exotisme familial. La vogue orientaliste est probablement ce qui reflète le mieux cette alliance d'étrangeté et de familiarité. Comme dans le roman de Mathias Énard, *Boussole*, où l'itinéraire intime d'un musicologue orientaliste viennois suit les méandres d'une projection réciproque entre Orient et Occident, les œuvres produites dans cette fascination/déformation réciproques prennent leur place dans les intérieurs en Europe comme dans les villes de l'Empire ottoman. L'orientalisme passe par la mer Méditerranée, mais il l'évite le plus souvent, cherchant, au-delà des rives, une authenticité qui se doit d'être continentale. Les mondes musulmans, les Orient de Delacroix, d'Ingres, de Goethe ou de Mozart sont ceints dans des salons, drapés dans le velours, tapissés soigneusement. La mer a quant à elle son esthétique, elle est comprise dans les marines et les ports peints par le Lorrain ou Vernet; elle est la poursuite du paysagisme que l'on va apprendre en Méditerranée européenne, particulièrement à Rome.

Berceau antique

Les mondes des ports sont des liens, ils ne deviennent pas orientaux, ils le sont par essence. Comme l'écrit Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*, ce sont les ports orientaux qui rappellent les paysages de Vernet et non le contraire. Ce sont les personnages de ses ports qui viennent de l'Orient: «On coudoie avec surprise cette foule bigarrée, qui semble dater de deux siècles, comme si l'esprit remontait les âges [...]. Suis-je bien le fils d'un pays grave, d'un siècle en habit noir et qui semble porter le deuil de ceux qui l'ont précédé? Me voilà transformé moi-même, observant et posant à la fois, figure découpée d'une marine de Joseph Vernet¹.» Car ce qui est oriental c'est, loin de l'ordre des paysages et des alignements de pierre, la multiplicité humaine, comme «le désordre, la profusion, la bizarrerie, le mauvais goût» des *Orientales* de Victor Hugo. «Là [en Orient], en effet, tout est grand, riche, fécond, comme dans le Moyen Âge, cette autre mer de poésie.» On voit bien encore une fois que la découverte de l'Orient accompagne celle des temps obscurs, elle révèle dans le présent un «passé de l'Europe» projeté. Mais dans ce cas, c'est une projection qui est sans cesse réappropriée, réélaborée par les Orientaux eux-mêmes, par les jeux de la domination, des traductions et interprétations réciproques. Ainsi voit-on à la fois des opéras orientaux s'écrire en Europe au XVIII^e siècle et la musique «occidentale» s'intégrer au canon oriental au XIX^e, Mozart et Verdi harmoniser ce qu'ils imaginent être l'Orient et Delacroix ou Ingres aller vers la modernité picturale en passant par l'Orient, le violon né en Orient comme *kamanjā* revenir en Orient sous sa forme européenne pour accompagner la voix d'Oum Kalthoum.

¹ — Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, 1984 [1851], p. 404.

Croisements et confluences

Au contraire d'un regard porté à distance, la tendance orientale s'incarne littéralement dans les intérieurs à travers la vogue égyptienne, dite aussi « égyptomanie ». Elle suit l'un des épisodes les plus frappants des relations entre l'Europe et le monde méditerranéen, celui de l'expédition de Bonaparte et de la « découverte » de la civilisation pharaonique, son art, ses sciences, ses œuvres monumentales. L'Égypte devient alors à son tour le « berceau de notre civilisation ». Cette expression même de berceau, qui préside à la constitution des grands musées patrimoniaux européens, est le reflet d'un lien mémoriel avec la Méditerranée qui, s'il peut s'ancrer dans les monothéismes et la définition d'une chrétienté par rapport à un monde musulman – l'important est ici de conserver les singuliers irréductibles –, trouve plus naturellement sa source dans un lien étroit avec une Antiquité revisitée comme « originelle ». Si les historiens des époques médiévale, moderne et contemporaine s'affrontent sur le sens de « leur Méditerranée » en fonction du point de vue qu'ils portent, les antiquisants ont longtemps été à l'abri. Leur Orient méditerranéen était d'emblée conçu comme familier, « à nous », sans contexte dans le récit de la filiation européenne, de la naissance de la démocratie à Athènes aux premières tablettes d'écritures cunéiformes en passant par les tables des lois. C'est cette éternité européenne-là qui se trouve représentée sur les tableaux orientalistes figurant les ruines. Que ce soit à Rome, à Athènes, à Alexandrie ou en Cyrénaïque, les ruines sont des bribes de civilisation perdues dans un océan de barbarie, on les représente souvent avec à leurs pieds des « habitants », indigènes indifférents et ignorants, habitants incongrus d'espaces portant la trace de richesses et de raffinements passés. La représentation des peuples inconscients de leur passé prestigieux englobe la partie géographiquement européenne de la Méditerranée. Ainsi la Grèce ou l'Italie des XVIII^e et XIX^e sont souvent figurées comme peuplées d'indigènes semblables à ceux que l'on voit de l'autre côté de la mer. On peut considérer que les débats contemporains sur la muséographie et la place qu'il faut faire dans les capitales européennes à un art non européen dans des musées spécifiques rejoignent cette incertitude sur les frontières de l'Europe. À Berlin, le buste de Néfertiti reste dans l'île des Musées, l'enceinte des musées patrimoniaux nationaux, alors que se construit un espace pour ce qui est « vraiment » extra-européen, c'est-à-dire souvent plus lointain que la Méditerranée, moins familier. À Paris, les arts islamiques sont au Louvre, séparés des arts que l'on n'appelle plus primitifs qui, eux, ont leur place au Quai Branly... Quant à la Méditerranée, elle a trouvé sa place à Marseille au Mucem, qui cherche encore, au fil des expositions et des recompositions de ses collections, une manière de dire l'Europe et la Méditerranée ensemble.

Ces choix sont aussi le résultat de rapports de domination qui se sont perpétués par exemple dans l'attribution des chantiers de fouilles archéologiques au sein des Empires ottoman, perse ou coloniaux européens. La ruine devient

alors un élément important de l'orientalisme et de l'appartenance, jusqu'aux textes d'Albert Camus où les ruines de Tipasa deviennent des éléments de la nature originelle : « Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature¹. » Les débats récents sur la « chute de Palmyre » sont symptomatiques du lien patrimonial qui unit les Européens avec le passé antique méditerranéen. Alors que l'armée de la milice islamiste Daech prenait possession du site de Palmyre, l'indignation légitime des Européens visait en particulier l'affront qui était fait à « notre » civilisation. Peu alors se sont interrogés sur l'effacement radical et immédiat des traces d'un passé bien plus récent, la prison tristement célèbre du régime baathiste, sise dans la ville de Palmyre.

À l'articulation des mondes

La Méditerranée apparaît aujourd'hui encore prise dans la question de l'appartenance. L'Europe est-elle méditerranéenne ? Là se trouvent les espaces de vacances, de détente, un art de vivre que l'on voit se diffuser partout en Europe. Le régime méditerranéen, l'huile d'olive comme les fromages de brebis sont présents dans les marchés jusqu'à la mer Baltique. Mais cette sympathie reste à distance, prise dans une idée de la *dolce vita* qui convient aux vacances mais non, peut-être, à la vie productive de tous les jours. Un léger mépris s'est par exemple manifesté face à la crise des pays du Sud de l'Europe, jugés incapables de se réguler et de lutter contre la corruption. Mafia, sieste, plage et soleil définissent une labellisation paradoxale, qui sonne comme une mise à distance.

C'est pour cette raison probablement aussi que la Méditerranée est un lieu de projection d'utopies du passage sans cesse renouvelées. Après le percement du canal de Suez, mise en acte d'une utopie saint-simonienne de la réunification des continents dans la modernité, d'autres se sont succédé pour envisager ponts et tunnels. Dans les années 1920, le gouvernement espagnol fit étudier trois tracés de tunnels enfoncés à quatre cents mètres sous le détroit de Gibraltar. Un ingénieur proposa un tunnel sous-marin fait d'un énorme tube fixé par un dispositif d'ancrage au fond du détroit. En 1984 émerge l'idée d'un pont flottant reliant Tarifa et une zone à urbaniser à l'est de Tanger. Au début du XXI^e siècle, le projet de tunnel s'impose de nouveau et toute une série d'actes officiels sont signés entre les rois d'Espagne et du Maroc pour lancer de nouvelles études préparatoires. Malheureusement, on le sait aujourd'hui, percer des tunnels n'empêche pas de construire des murs.

1 — Albert Camus, « Noces à Tipasa » [1939], in *Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 56.

Croisements et confluences

Il est peut-être intéressant dès lors de s'interroger sur cet effet de mise à distance alors que la mer Méditerranée se constitue en frontière fortifiée de l'Europe, et que des milliers de morts s'y retrouvent engloutis chaque année. Depuis les années 1990, des tentatives avaient été faites pour intégrer la Méditerranée à l'Union européenne, forgeant le vocable d'Euro-Méditerranée. Bien vite, face à la crise de l'Union européenne et aux tensions qui l'ont traversée, le regard sur la Méditerranée s'est changé en un réflexe de repli et d'enfermement. Les sommets euro-méditerranéens ont dès lors porté essentiellement sur des coopérations visant à endiguer l'immigration, à contrôler ce qui devenait toujours plus la frontière-forteresse. La petite île de Lampedusa, terre d'échanges de captifs et récif où les naufragés étaient accueillis par un ermite dans sa grotte, terre d'origine d'une bonne partie des Italiens de Tunisie, si pauvres qu'ils venaient pêcher puis s'installer en Afrique jusqu'au début du ^{xx}e siècle, est devenue un lieu de sinistre mémoire pour l'Europe et le monde, voyant se noyer les rêves de solidarité et d'entraide. La mer s'organise à partir de Lampedusa comme un terrain d'action humanitaire. Ainsi l'*Aquarius*, le navire de l'association SOS Méditerranée, est posté à la limite des eaux territoriales libyennes, au moment même où les naufragés atteignent l'Europe, en pleine mer, dans « notre mer¹ ». C'est là que les sauveteurs déploient, grâce à l'aide de milliers de citoyens européens, toute leur énergie pour sauver les vies de femmes, d'hommes et d'enfants ayant confié leur destin à ces flots inamicaux et à ces courants meurtriers.



Bibliographie

David ABULAFIA, *The Great Sea. A Human History of the Mediterranean*, Londres, Penguin Books, 2012.

Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

Leyla DAKHLI et Vincent LEMIRE (dir.), *Étudier en liberté les mondes méditerranéens. Mélanges offerts à Robert Ilbert*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016.

Jocelyne DAKHLIA, *Lingua Franca. Histoire d'une langue en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2008.

Shlomo DOV GOITEIN, *A Mediterranean Society: The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, 6 vol., Berkeley, University of California Press, 1967.

¹ — <http://www.sosmediterranee.fr>.

- Peregrine HORDEN et Nicholas PURCELL, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Londres, Blackwell, 2000.
- Robert ILBERT, *De Suez à Panama. L'articulation des mondes*, Arles, Actes Sud, 2010.
- Charles-André JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord. Tunisie – Algérie – Maroc*, Paris, Payot, 1931.
- Peter N. MILLER (dir.), *The Sea. Thalassography and Historiography*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2013.
- Christophe PICARD, *La Mer des califes*, Paris, Le Seuil, 2015.
- Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, Alcan et Bruxelles, Nouvelle Société d'éditions, 1937.
- Lutz RAPHAEL, « Fernand Braudel. 1902-1985 », in id. (dir.), *Klassiker der Geschichtswissenschaft*, vol. II: *Von Marc Bloch bis Natalie Z. Davis*, Munich, C. H. Beck, 2006, p. 45-62.
- Adolf SCHAUBE, *Handelsgeschichte der Romanischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Ende der Kreuzzüge*, Berlin et Munich, Oldenbourg, 1906.